

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 12

Artikel: La Fête de Noël
Autor: Farre, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Fête de Noël

La Fête de Noël est une double fête. C'est d'abord et avant tout — en dehors de toute question de dogmatisme religieux — la fête de la maternité, la fête de la femme dans l'accomplissement de sa fonction physiologique et spécifique.

En ce sens, je crois, c'est toujours avec une certaine nostalgie et peut-être un peu d'amertume que nous fêtons Noël. Je parle ici des homosexuels stricts, c'est à dire de ceux qui sont à jamais privés des joies de la paternité et du bonheur de voir des têtes blondes ou brunes, tourner, émerveillées autour du sapin traditionnel.

Amertume aussi, parce que rares sont ceux qui peuvent passer cette fête en compagnie d'un ami véritable et que si joyeuses que soient les fêtes en compagnie, Noël est plutôt une fête à deux, une fête pour «nous seuls», une fête de tendresse et d'intimité, que bien peu d'entre nous connaissent.

On a beau être homosexuel, on garde une tendresse véritable pour l'enfant. Que cette tendresse ne soit pas toujours pure (j'entends dans le sens sexuel du terme) ne fait rien à l'affaire. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux avoir de la tendresse, si impure fut-elle, que pas de tendresse du tout — et qu'il valait mieux, mille fois mieux, pour une gouape, un orphelin, un enfant abandonné, crevant de faim et de soif, de froid et de solitude, de devenir l'ami d'un homme convenable plutôt que de pourrir dans une maison de redressement, dans les murs de l'assistance publique ou sur un lit d'hôpital.

Mais, heureusement, Noël n'est pas seulement la fête de la Maternité.

C'est aussi la fête de la naissance de l'amour. Je ne veux pas parler ici du christianisme dans le sens sectaire du terme, mais simplement de l'évènement historique que sont les Quatre Evangiles et de la Figure Lumineuse d'Amour, de Charité, de Compréhension Humaine et de Pardon infini qu'ils composent.

Peu m'importe de savoir si le Christ a été ou non le Fils de Dieu, le deuxième membre de la Sainte Trinité, s'il est né d'une vierge, s'il a fait des miracles, s'il est ressuscité le troisième jour.

Eut-il été le fils d'une prostituée, l'amant de Marie-Madeleine, l'ami charnel de l'apôtre Jean, et les quatre évangiles seraient-ils quand même parvenus jusqu'à nous, l'image qu'ils auraient dessinée de cet homme qui naquit en la nuit de Noël n'aurait pas été moins pure, moins réconfortante, moins efficace.

A l'Eros antique, le Christ vient substituer la Cène, le Banquet: l'Agapé, qui est l'amour sans cause, l'amour immotivé, l'amour sans désir d'appropriation de l'objet aimé, l'amour non pas parce que l'objet de cet amour est beau, ou brave, ou riche, ou intelligent, ou jeune — mais l'amour malgré que l'on soit laid et lâche et pauvre et bête et vieux.

Cet amour n'est plus conditionné par les qualités de l'être que l'on aime, mais par la soif d'aimer, le besoin de se donner à un autre être humain, quelqu'il soit (les qualités viendront après et seront données par surcroit. Mais serait-on sans qualité aucune, que cet amour serait encore possible, parce qu'il tire son essence de lui-même).

C'est là je crois le sens véritable de l'amour chrétien, la véritable révélation du Christ, successeur de l'Eros antique, qui doit nous être particulièrement cher, à nous, homosexuels, que tant de gens ont tendance à considérer et à condamner sinon tout à fait comme des lépreux, du moins comme des êtres malsains, viciés dans leurs âmes et dans leurs corps . . .

Je m'en voudrais de finir sans citer Rilke, le grand Rilke, dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge. Voilà ce qu'il écrit, dans ce paragraphe qui s'appelle un projet de lettre:

« Crois-tu que ce soit par hasard que Flaubert ait écrit son Saint Julian l'Hospitalier? Il me semble que là est le point décisif: se surmonter jusqu'à se coucher à côté du lépreux, jusqu'à le réchauffer à la chaleur intime des nuits d'amour, — et cela ne peut que bien finir. »

La chair n'a pas été donnée à l'homme par Dieu pour être sacrifiée, méprisée, ou sublimée, honnie et condamnée, mais bien pour être assumée entièrement en tant que chair, vie et amour.

Et je crois que c'est cette révélation que nous apporte la nuit de Noël. —

L. Farre.

Le pélerinage interdit

(1ère partie)

Pour mon cher Willie en qui ma jeunesse revit dans le meilleur d'elle-même.

Un jour de septembre 1955, la pluie battait contre mes vitres, le long desquelles elle dégoulinait en petits ruisseaux de cristal; une de ces pluies torrentielles de Provence, qui noient en un instant les rues et les jardins.

Sous la bourrasque, mes grands fauteuils transatlantiques rapportés de Singapour agitaient sur la terrasse leurs toiles multicolores détrempées. —

C'est à peine si je pouvais entrevoir de ma fenêtre, à travers le dense réseau de l'averse, les pins, pourtant tout proches, qui prenaient des allures de fantômes agitant de grands bras.

Désœuvré, pour tromper mon ennui de me sentir prisonnier, je m'assis devant mon vieux secrétaire empire aux cariatides de bois doré. J'ouvris machinalement un des tiroirs de ce meuble bourré de documents anciens et de souvenirs de famille. Des petits paquets soigneusement ficelés et étiquetés s'offrirent à ma vue . . . Que de chères écritures dormaient là, côté à côté . . . Celle de maman, fine et aristocratique, celle de mon père, élégante aussi mais d'un caractère nettement commercial . . celle de mon frère désordonnée, inquiète, semblable à la miennne par l'épaisseur de ses traits et son irrégularité . . . Tant d'autres écritures encore, jadis familières, de parents ou d'amis disparus . . .

Je pris quelques liasses, sans savoir laquelle j'ouvrirais . . . L'odeur de ces vieux papiers s'exhalait du tiroir, une odeur de sépulcre, une odeur de mort, contre laquelle ma sensibilité a toujours été sans défense. Je n'ai jamais pu détruire ces souvenirs de ma jeunesse, ces lettres où je retrouve encore les âmes de ceux que j'ai tant aimés.